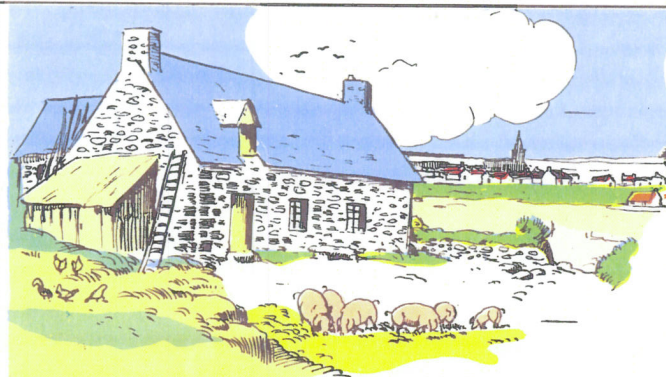
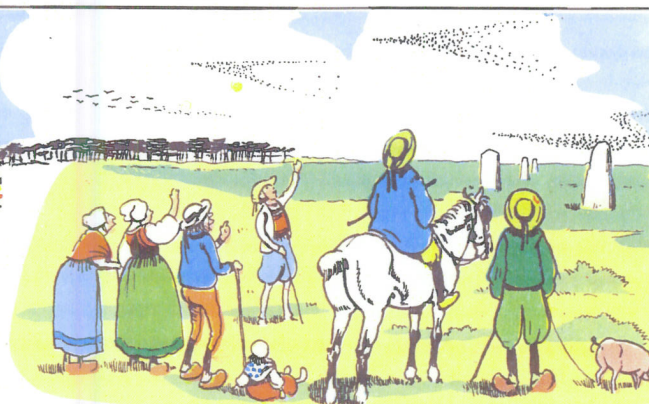


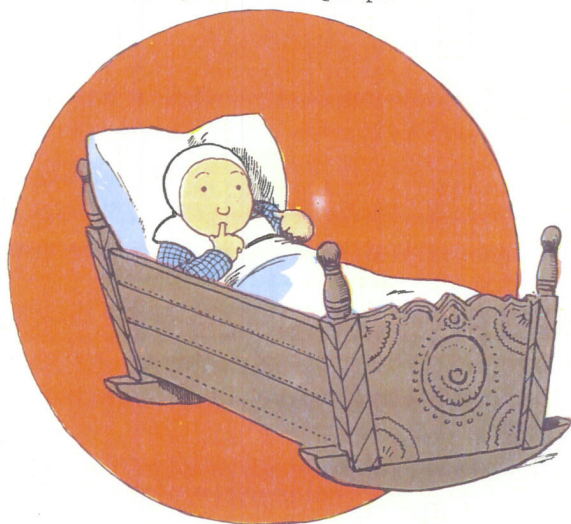
l'enfance de BÉCASSINE



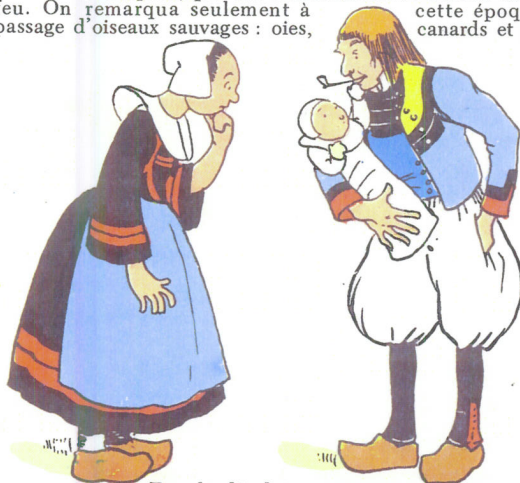
Annaïk Labornez, destinée à la célébrité sous le nom de Bécassine, eut pour première demeure la métairie que ses parents cultivaient à Clocher-les-Bécasses, non loin de Quimper.



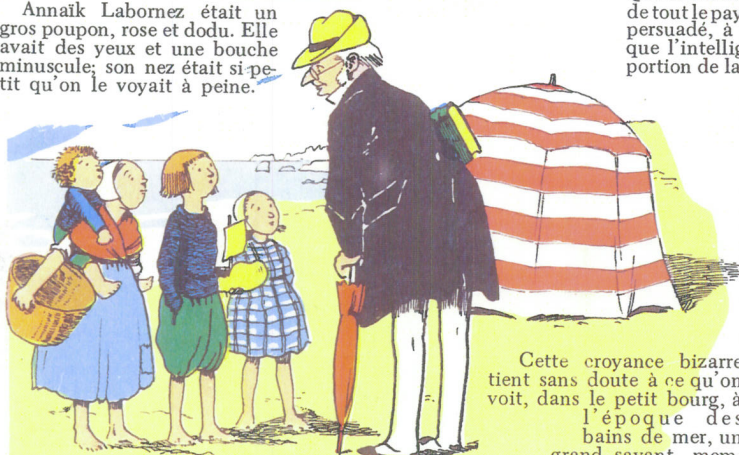
Sa naissance ne fut pas signalée, comme celle des héros de l'antiquité, par des tremblements de terre et des pluies de feu. On remarqua seulement à cette époque un fort passage d'oiseaux sauvages : oies, canards et bécasses.



Annaïk Labornez était un gros poupon, rose et dodu. Elle avait des yeux et une bouche minuscule; son nez était si petit qu'on le voyait à peine.



Et cela désolait ses parents qui, chaque jour, mesuraient le pauvre petit nez : « Y pousse pas, disaient-ils. Qué malheur ! on va être la risée de tout le pays ! » On est, en effet, persuadé, à Clocher-les-Bécasses, que l'intelligence est en proportion de la longueur du nez.



Cette croyance bizarre tient sans doute à ce qu'on voit, dans le petit bourg, à l'époque des bains de mer, un grand savant, membre de nombreuses académies, qui est doué d'un appendice nasal formidable.

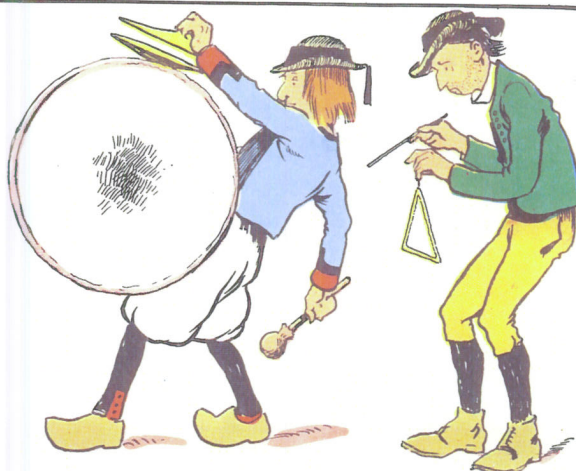


Ce nez trop court navrait d'autant plus les époux Labornez que avait une cousine pressagée qu'elle, Marie-Quillouch, rien à désirer au point de vue du nez.

leur fille que du même qui ne laissait



Or, depuis longtemps, une rivalité existait entre la famille Labornez et la famille Quillouch. Yann Quillouch en voulait à Conan Labornez parce que, à un déjeuner offert par le député aux notables du pays, Labornez avait été placé plus près que lui du maître de la maison.



Parce que, dans la fanfare municipale, Conan était chargé de la grosse caisse, instrument qui ne passe pas inaperçu, tandis que lui, Yann, devait se contenter de l'emploi modeste de joueur de triangle.



Et de son côté, Conan Labornez ne pouvait pardonner à son cousin d'avoir obtenu au concours agricole une médaille pour ses porcs gras, tandis que lui-même n'avait décroché qu'une mention honorable.

Il y avait donc un peu de jalousie entre eux; et cela se sentait à la façon dont les deux mères se parlaient de leurs filles : « La vôtre, disait Mme Quillouch, elle est plus grosse, mais la nôtre, elle a un plus beau nez. » A quoi Mme Labornez ripostait vertement : « Probable qu'elle en est fière, de son nez, puisqu'elle le regarde tout le temps de ses deux yeux à la fois. »



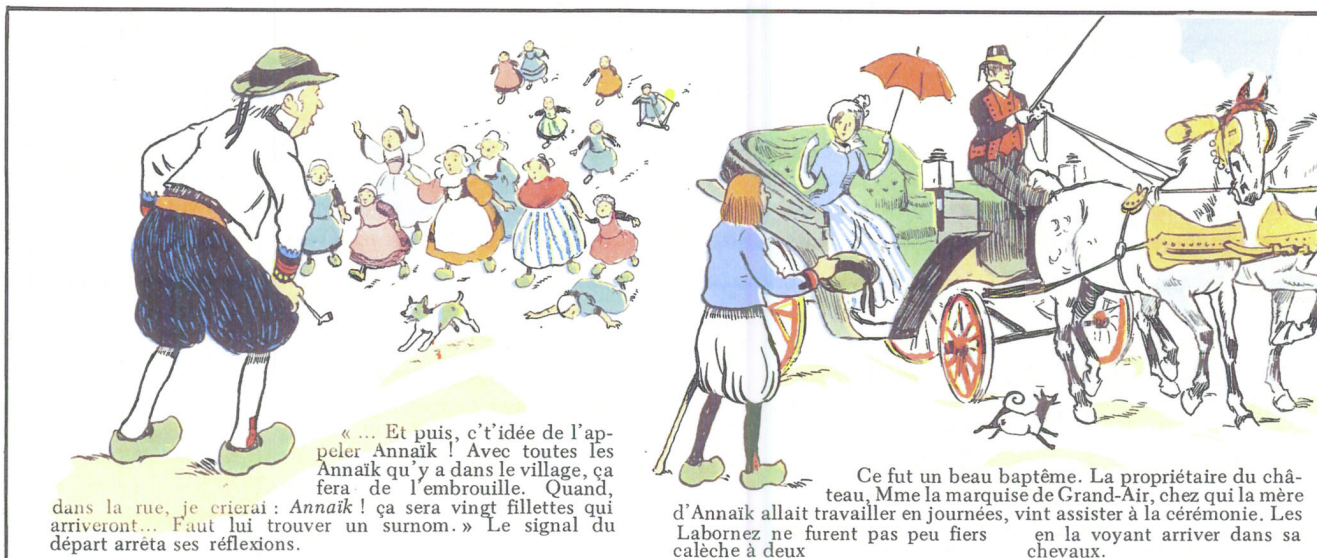
Cependant, on décida que les deux baptêmes seraient célébrés en même temps. Presque tout le monde est plus ou moins cousin à Clocher-les-Bécasses. Aussi, tout le pays fut-il invité à la cérémonie religieuse et au dîner.



L'oncle Co-chasseur, un qui a toujours pour rire — désigné comme rain d'Annaik.

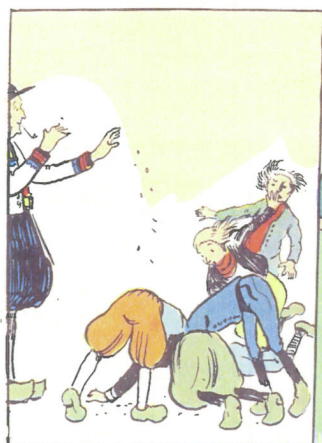
belle fille, dit-il en la faisant sauter dans ses bras, et qui pèse son poids. Dommage qu'y ait c nez... ou, plutôt, qu'y ait pas d nez... »

rentin, — grand peu original, et le mot fut me par — Une



« ... Et puis, c't'idée de l'appeler Annaïk ! Avec toutes les Annaïk qu'y a dans le village, ça fera de l'embrouille. Quand, dans la rue, je crierai : Annaïk ! ça sera vingt fillettes qui arriveront... Faut lui trouver un surnom. » Le signal du départ arrêta ses réflexions.

Ce fut un beau baptême. La propriétaire du château, Mme la marquise de Grand-Air, chez qui la mère d'Annaïk allait travailler en journées, vint assister à la cérémonie. Les Labornez ne furent pas peu fiers en la voyant arriver dans sa calèche à deux chevaux.

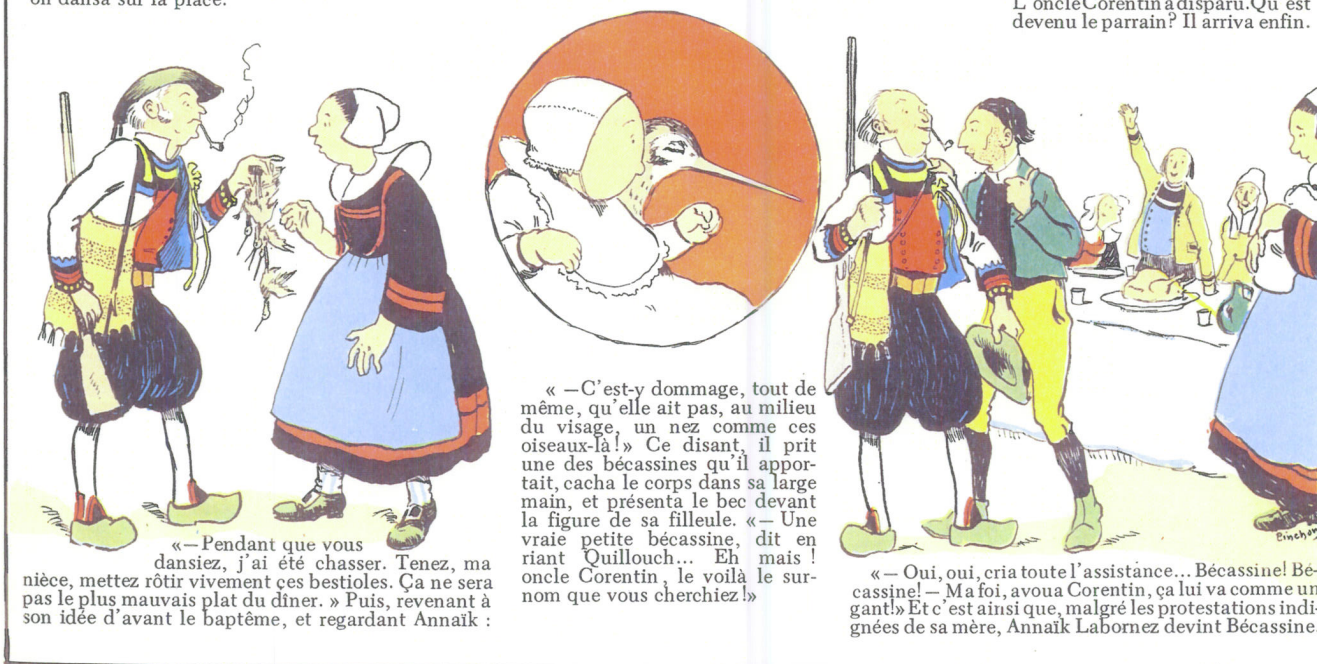


A la sortie de l'église, l'oncle Corentin jeta à la volée des quantités de dragées et de sous aux gamins; puis, aux sons du biniou, on dansa sur la place.



Les deux petites filles avaient été installées à l'ombre d'un grand chêne. Annaïk riait de toute sa figure ronde, annonçant son heureux caractère, tandis que sa cousine était plus que jamais Marie-qui-louche.

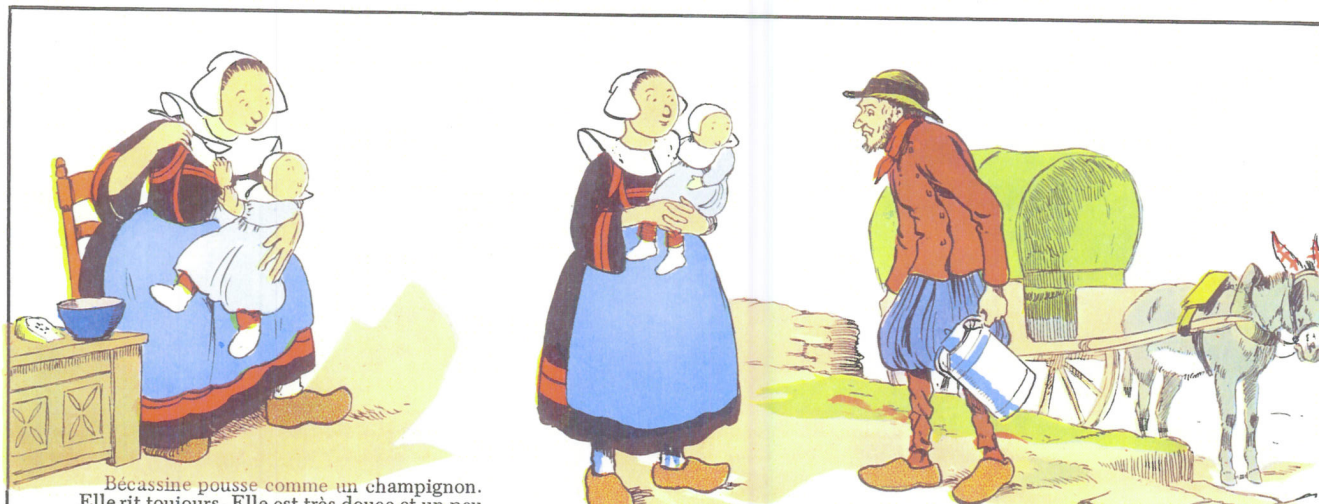
L'heure du dîner sonna. Tous les estomacs criaient famine, mais il y eut un moment d'inquiétude : L'oncle Corentin a disparu. Qu'est devenu le parrain ? Il arriva enfin.



« — Pendant que vous dansiez, j'ai été chasser. Tenez, ma nièce, mettez rôtir vivement ces bestioles. Ça ne sera pas le plus mauvais plat du dîner. » Puis, revenant à son idée d'avant le baptême, et regardant Annaïk :

« — C'est-y dommage, tout de même, qu'elle ait pas, au milieu du visage, un nez comme ces oiseaux-là ! » Ce disant, il prit une des bécassines qu'il apportait, cacha le corps dans sa large main, et présenta le bec devant la figure de sa filleule. « — Une vraie petite bécassine, dit en riant Quillouch... Eh mais ! oncle Corentin, le voilà le surnom que vous cherchiez ! »

« — Oui, oui, cria toute l'assistance... Bécassine ! Bécassine ! — Ma foi, avoua Corentin, ça lui va comme un gant ! » Et c'est ainsi que, malgré les protestations indignées de sa mère, Annaïk Labornez devint Bécassine.

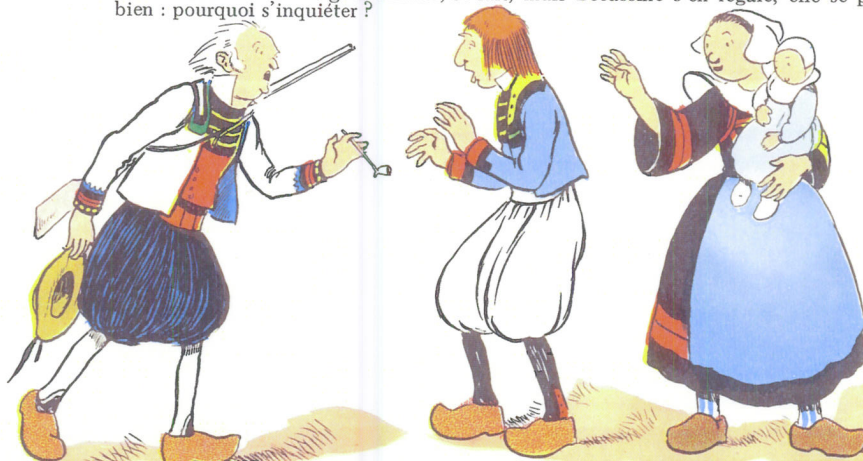


Bécassine pousse comme un champignon. Elle rit toujours. Elle est très douce et un peu entêtée. On a essayé de la sevrer, mais elle refuse tout autre aliment que le lait.

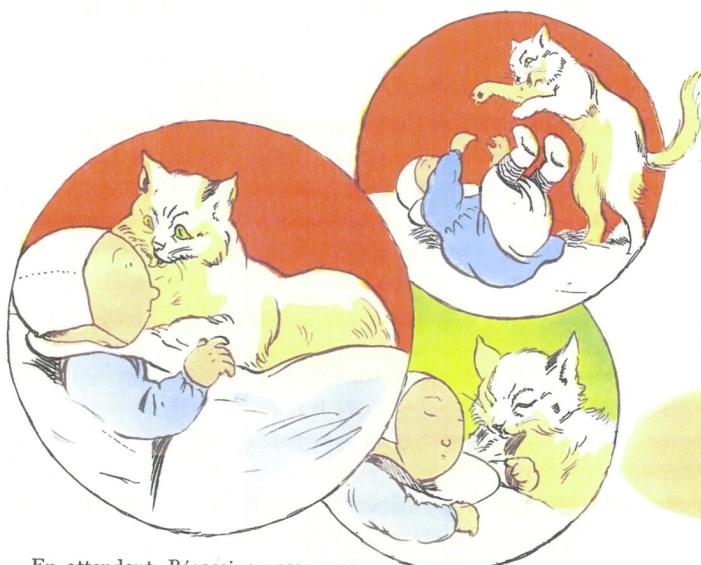
Comme il n'y a guère de vaches à Clocher-les-Bécasses, Mme Labornez a dû s'entendre avec un paysan des environs qui, chaque jour, apporte la provision nécessaire. Il a un goût bizarre, ce lait; mais Bécassine s'en régale; elle se porte bien : pourquoi s'inquiéter ?



Un matin, l'oncle Corentin arrive tout en émoi : « — Savez-vous ce que j'ai découvert, en chassant du côté de votre marchand de lait ? Eh bien ! il n'a pas de vache. Ce qu'il vous vend, c'est du lait d'ânesse. »



« — Manquait plus que ça ! gémit Conan Labornez. Une petite qu'a pas de nez, et nourrie à l'ânesse. Va être idiote, bien sûr ! » Mais sa femme s'est fâchée. « — Des bêtises ! J vous dis, moi, qu'elle aura des idées à en revendre ! »



En attendant, Bécassine passe presque tout son temps dans son berceau. Elle a pour compagnon Poulet, le gros chat blanc. Poulet lèche délicatement la figure de Bécassine, et Bécassine rit. Puis elle gigotte, renverse le chat, et ce sont des culbutes sans fin. Quand on est fatigué de ces exercices, Poulet se met en boule contre Bécassine, et les deux amis s'endorment.

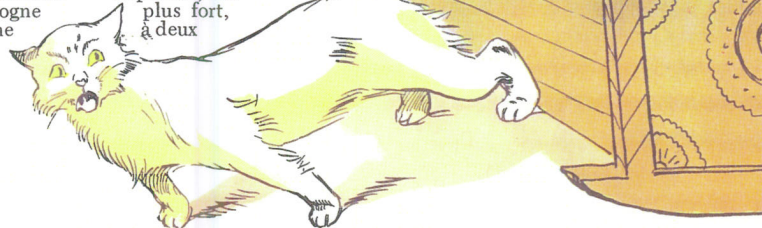


Ce jour-là, Poulet a trouvé sa place occupée par Marie Quilouch, confiée pour l'après-midi à Mme Labornez. Celle-ci a préparé une bassine d'eau tiède où, tout à l'heure, elle lavera les fillettes; elle a posé à côté le bol de lait qu'elles boiront ensuite ; puis elle a eu à sortir.

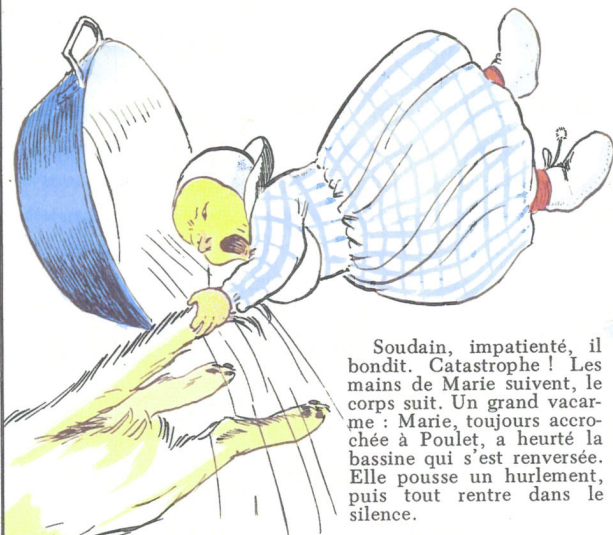


Poulet n'est pas satisfait : la figure jaune de Marie ne lui plaît guère. Cependant en chat bien élevé, il lèche Marie comme il a coutume de faire à Bécassine. Marie répond par une grimace et un grognement.

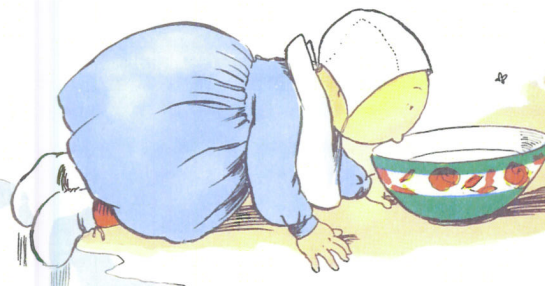
Alors, il lui chatouille la figure avec sa queue. En pareil cas, Bécassine rit à se pâmer ; Marie, au contraire, grogne puis, agacée, empoigne plus fort, à deux mains la queue du chat.



Marie Quillouch a des mains qui ressemblent à des pinces, des mains osseuses et crochues qui ne lâchent pas ce qu'elles tiennent. Poulet cherche à se dégager, doucement d'abord, puis plus fort.



Soudain, impatienté, il bondit. Catastrophe ! Les mains de Marie suivent, le corps suit. Un grand vacarme : Marie, toujours accrochée à Poulet, a heurté la bassine qui s'est renversée. Elle pousse un hurlement, puis tout rentre dans le silence.



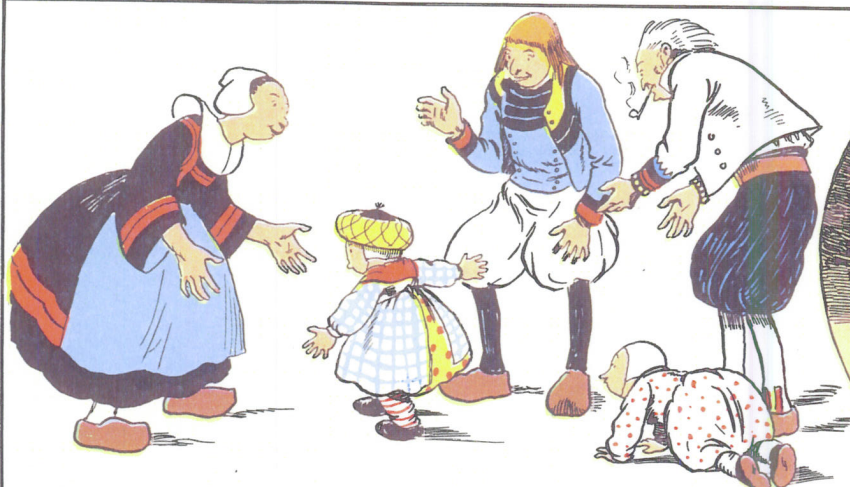
Pendant la lutte, Bécassine dormait paisiblement. La secousse l'a jetée hors du berceau. Elle est tombée à plat ventre devant l'écuelle de lait. Et, n'ayant aucun mal, elle a aussitôt profité de l'aubaine.



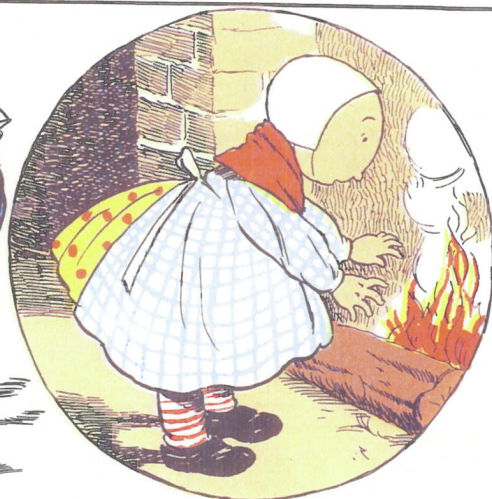
Mme Labornez est revenue quelques minutes après le drame. Jamais elle n'a pu comprendre comment Bécassine est sortie de son berceau, comment Marie Quillouch se trouvait dans le coffre à farine d'où l'on ne voyait guère émerger que son nez.



Mais elle a interprété les choses à la gloire de Bécassine : « — C'te petite, a-t-elle dit, elle n'aime pas le bain, alors elle a renversé la bassine, elle aime le lait, et elle a trouvé l'moyen d'aller le boire. Tout ça a guère plus d'un an ! Quand j'le disais qu'elle a des idées à revendre ! »



Bécassine commence à marcher. Elle marche avant Anna Quillouch, qui ne peut que se traîner à quatre pattes. Ceci comble de joie les époux Labornez et l'oncle Corentin qui contemplent, avec une admiration attendrie, le petit château branlant.



C'est aussi pour eux, une cause de fréquentes angoisses, car Bécassine a des audaces bizarres et dangereuses. Elle veut prendre tout ce qu'elle voit. Un jour, elle a failli se brûler vive en essayant d'attraper les flammes qui dansaient autour des bûches.



Un autre jour, elle a failli se noyer en cherchant à saisir la lune qui se reflétait dans une grande cuve pleine d'eau.



Après la curiosité, la gourmandise l'a mise en grand danger. On faisait des confitures à la ferme et on avait posé à terre la grande bassine pour la faire refroidir.



Bécassine se met à tourner autour, se penche pour goûter le beau jus sucré et tombe dedans la tête la première. Les confitures, heureusement, étaient presque froides. Mme Labornez a pu repêcher Bécassine à temps.



Insensible aux reproches, l'enfant s'est occupée, tout le temps qu'on la déshabillait, à lécher avec ardeur ses vêtements enduits de confitures. « — Elle a pas toujours des bonnes idées, mais elle a de la suite dans les idées », a déclaré l'oncle Corentin.



Depuis cette aventure, quand on est obligé de laisser Bécassine à la maison, on l'emballote, on la ficèle comme un saucisson. Mais un jour, Turc, le chien de l'oncle Corentin, a sauté par la fenêtre ouverte et a emporté le petit paquet.



On a retrouvé Bécassine sur la grand' place, gardée par son ami Turc, et entourée de toute la marmaille et de toute la volaille du village.



Il a fallu recourir au grand moyen, l'accrochage, qui est encore parfois pratiqué en Bretagne. Certain jour où tout le monde doit aller en moisson, Mme Labornez suspend sa fille à un énorme piton fixé très haut. De cette façon, nul danger ne sera à craindre.



Bécassine a un heureux caractère. Elle se laisse donc faire sans protester. La voilà seule... Elle s'endort... Peu après, un vagabond, qui rôdait dans le pays en quête d'un mauvais coup, s'introduit dans la grande salle.



Il s'empare de la belle montre en or du fermier. A ce moment, Bécassine se réveille et, incommodée par l'odeur d'un jambon accroché tout près d'elle, éternue. Stupeur du voleur... Ce bruit... Et il ne voit personne !... Il croit s'être trompé, se rassure...



...va s'emparer des six couverts d'argent donnés à la fermière pour son mariage. Là-haut, Bécassine s'amuse beaucoup, le suit de ses petits yeux et, poliment, lui crie : « Bonzou ».



Plus de doute, on a parlé... et toujours personne ! C'est une maison hantée !... Affolé, l'homme lâche les couverts, détalé au plus vite...



...mais si mal à propos qu'il tombe juste dans les bras du garde champêtre.



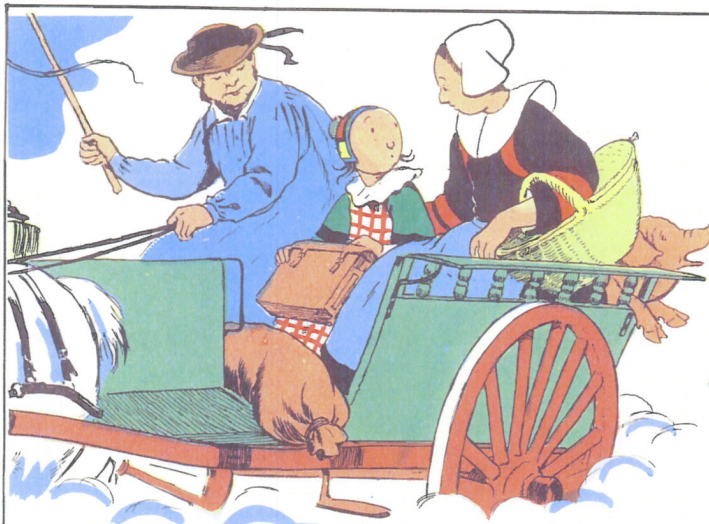
Il est arrêté, fouillé, conduit en prison.



Et c'est un nouveau motif de fierté pour les Labornez et pour l'oncle Corentin : « -C'te gamine, tout de même, c'est haut comme deux pommes et ça fait sauver un grand gars ! »



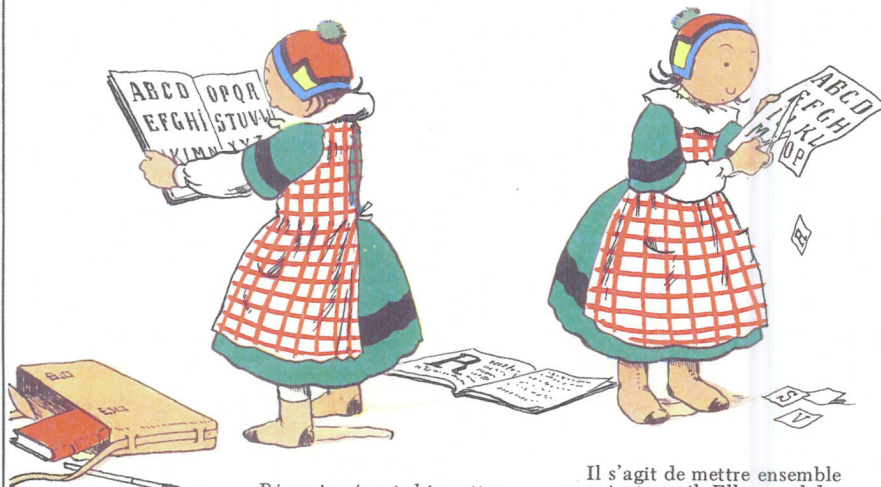
En récompense, on lui a donné ce qui restait de la bassine de confitures. Elle a failli en mourir d'indigestion.



Bécassine a six ans. Il faut qu'elle commence à s'instruire. On l'emmène à la ville et on lui achète livres, cahiers, plumes et crayons. En outre, sa mère lui fait beaucoup de recommandations.



« —Il faudra, lui dit-elle, être bien obéissante, bien polie, et surtout bien soigneuse : avoir toutes tes affaires bien rangées, comme je t'ai déjà montré : les choses pareilles ensemble ; en classe, on ne supporte point le désordre. »



Bécassine écoute bien attentivement. En rentrant avec ses achats, elle les examine de nouveau et trouve que son livre de lecture n'est point en ordre : il y a un tas de signes noirs, des gros, des petits, des longs, des ronds, tout ça pêle-mêle.

Il s'agit de mettre ensemble ce qui est pareil. Elle prend des ciseaux et découpe son alphabet en petits morceaux ...

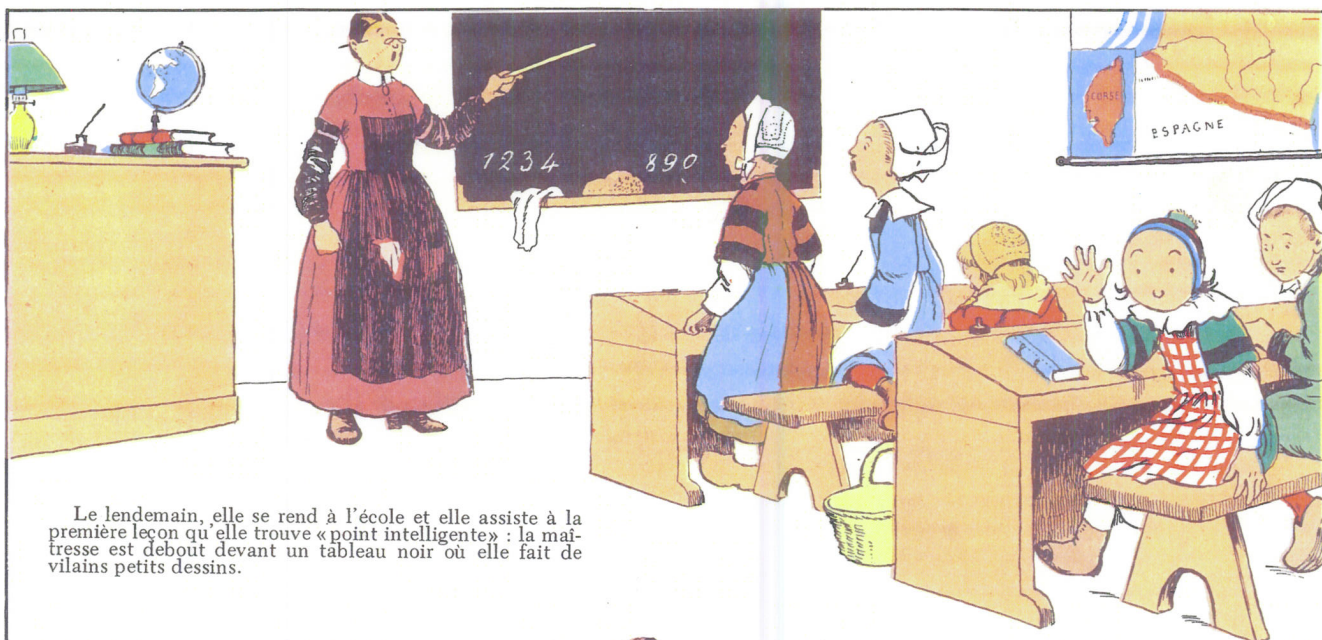


... puis elle recolle toutes les lettres semblables côte à côte sur les pages de son cahier.



Ses parents ne s'aperçoivent du désastre que quand il est trop tard. On gronde Bécassine, et on lui achète un autre alphabet, avec défense de le perfectionner.





Le lendemain, elle se rend à l'école et elle assiste à la première leçon qu'elle trouve « point intelligente » : la maîtresse est debout devant un tableau noir où elle fait de vilains petits dessins.



Ensuite vient la leçon d'écriture. Bécassine commence par tremper le gros bout du porte-plume dans l'encier...



Elle les montre au bout d'une règle en criant : â ! â ! â ! comme si elle appelait, ô ! ô ! ô ! comme si elle riait, i ! i ! i ! comme si elle pleurait. Toutes les élèves répètent après elle. Si Bécassine répétait comme ça tout le temps la même chose chez elle, pour ennuyer le monde, elle recevrait une paire de taloches.



... puis se frotte la joue avec, pour chasser une mouche, ce qui cause une hilarité générale. Elle est toute barbouillée, la maîtresse l'envoie se laver.



« — Eh bien, dépêche-toi, ma petite. » Bécassine se retire. Ne la voyant pas revenir, sa mère la cherche. Elle finit par la trouver dans le bûcher, accroupie devant un tas de fagots. Bécassine rogne et racle des branches mortes.

Quand elle revient, elle se remet à son devoir en s'appliquant de son mieux, mais ne réussit pas du tout. « — Ce n'est pas bien, lui dit la maîtresse, tu recommenceras chez toi et tu tâcheras de m'apporter demain de beaux bâtons bien droits.



« — Qu'est-ce que tu fais là, au lieu de t'occuper de ton devoir ? — Mais je le faisons, mon devoir, répond Bécassine en montrant ses baguettes : j'apprends des bâtons bien droits, comme la maîtresse me l'avions commandé. »

Bécassine rentre à la ferme : « — M'man, j'ons un devoir à faire. »

fin



Bécassine sait maintenant tracer toutes ses lettres, aussi la maîtresse a déposé devant elle, ce matin, un beau modèle d'écriture à copier :



Paris est la capitale de la France.
« Il faut remplir toute la page, » a dit Mademoiselle qui s'en va, laissant l'élève livrée à ses propres ressources. Bécassine est effarée.



« — Remplir toute la page, ça va pas être commode, » se dit-elle. Elle trace cependant un énorme P majuscule qui commence en haut de la première ligne et finit en bas de la dernière.



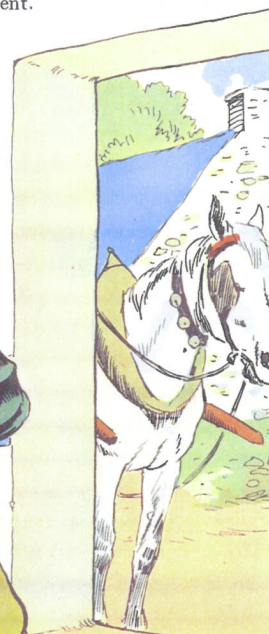
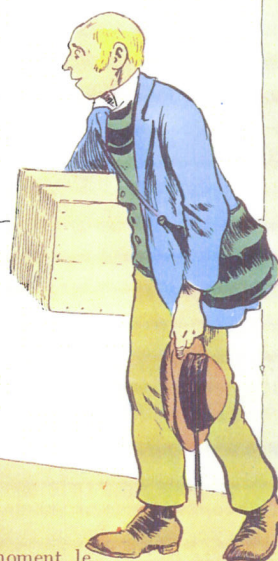
« — C'est-y bien comme ça ? demande-t-elle à Marie Quillouch, en le lui montrant. — Très bien, » répond méchamment celle-ci. Et Bécassine perfectionne son chef-d'œuvre ; puis, comme il reste des espaces vides, elle les remplit par une série de petits pâtés.



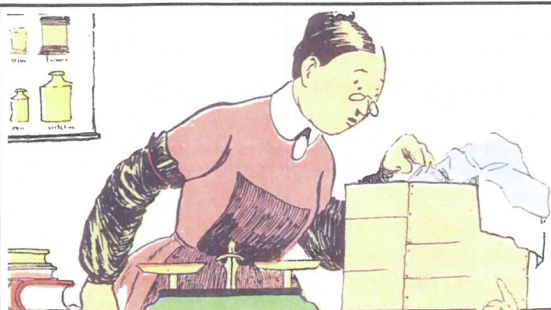
Comme elle termine, une de ses camarades s'aperçoit de ce qu'elle a fait et ne peut retenir un grand éclat de rire. Marie Quillouch, alors, saisit le cahier et le montre à toute la classe qui s'amuse follement.



Marie espérait que la maîtresse rirait aussi, elle est déçue. Mademoiselle lui prend le cahier des mains en lui disant que le devoir de sa cousine ne la regarde pas ; sans doute qu'elle préfère une enfant docile comme Bécassine à une petite gale dont l'esprit n'est tourné qu'à faire des méchancetés.



A ce moment, le voiturier se présente, il apporte un colis ; c'est une balance que Mademoiselle a fait venir de Quimper pour donner des leçons de choses à ses élèves.



Mademoiselle commence tout de suite le déballage, à la grande joie des enfants. « — Ah ! dit-elle en ouvrant la caisse où se trouve la balance, on a oublié les poids. Je vais être obligée d'écrire pour les demander. »



« — C'est point la peine, Mademoiselle, dit Bécassine, il y en a chez nous, je vas vous en chercher si vous voulez, — Je veux bien ; va, ma petite. » Bécassine s'élance au dehors. Sur le seuil, elle se retourne :



« — Combien faut-il que j'en prenne ? — Tout ce que ta mère aura, je les lui rendrai. » Bécassine court chez elle et parle mentalement avec sa mère. Une heure s'écoule.

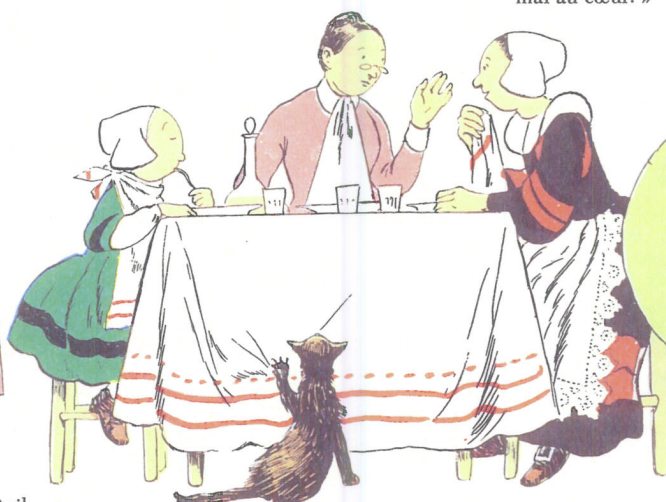


Enfin, on entend, sur la route, le trot d'un âne. C'est Bécassine qui revient, montée sur son baudet. De chaque côté du bât sont accrochés deux immenses paniers remplis de petits pois.

Bécassine saute à terre et, s'avançant vers la maîtresse : « — Voilà, mademoiselle ; il a fallu le temps de les cueillir ; mais pour les rendre, n'ayez crainte, m'man a dit comme ça qu'ils ne vous feroient point mal au cœur. »

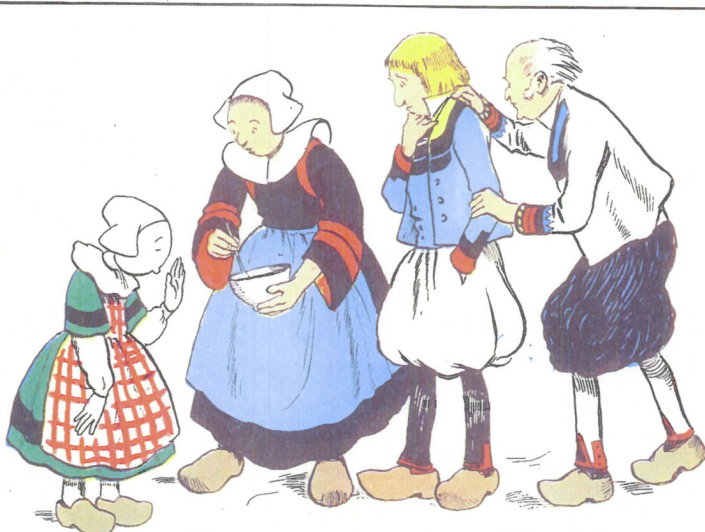


Hilarité dans toute la classe. Marie Quillouch ricane et, se penchant vers sa voisine : « — Je savions bien qu'elle se trompait, mais je l'avions laissée faire. » Mademoiselle a entendu : « — Ma petite Bécassine, dit-elle...

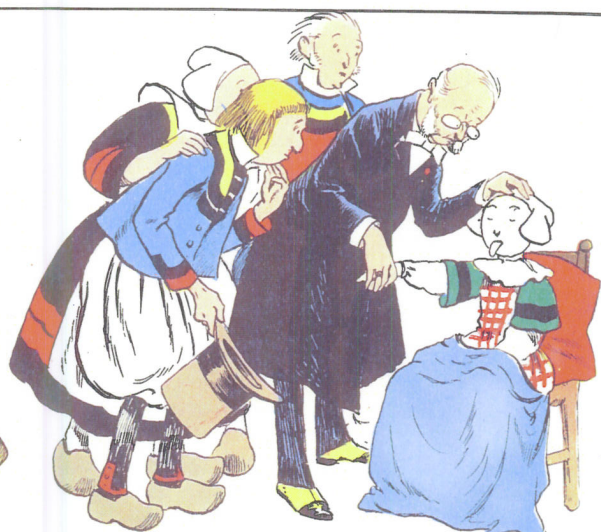


« ... avertis ta maman que je t'invite à dîner avec toi, demain soir, pour manger les petits pois. » Et le lendemain, Mme Labornez et sa fille, vêtues de leurs plus beaux habits, ont mangé, chez la maîtresse d'école, les petits pois accompagnés d'un excellent canard et de beaucoup d'autres bonnes choses. Marie Quillouch en a été malade de dépit.





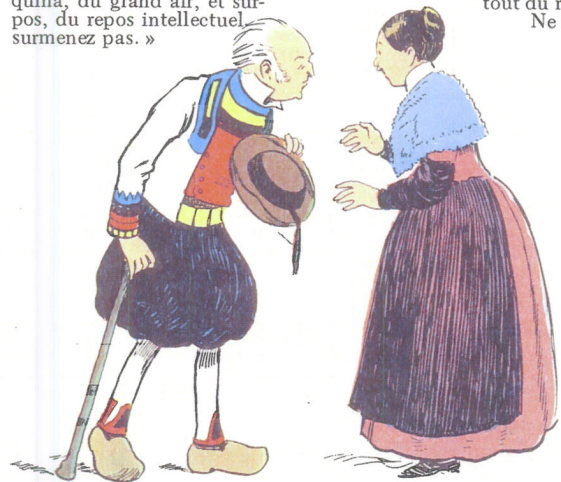
Bécassine ne se porte pas très bien. Elle est languissante, pâlotte. Ses parents s'inquiètent et décident de consulter. Mais son père voudrait appeler le vétérinaire, dont les visites ne coûtent que vingt sous, et cette idée indigne Mme Labornez. « — Autant dire que not' fille n'est qu'une bête ! » L'oncle Corentin les met d'accord en déclarant qu'il paiera de sa poche le médecin.



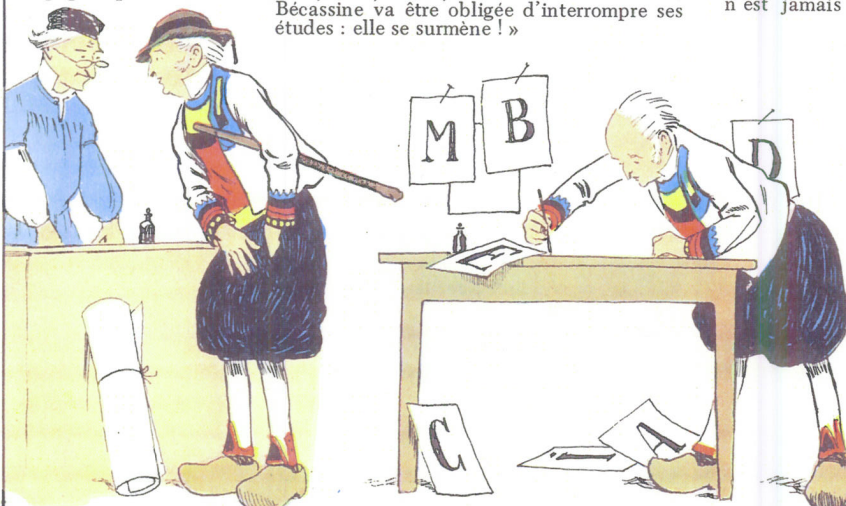
Il en fait venir un de Quimper. Celui-ci arrive un beau matin, examine, ausculte l'enfant : « — Ce n'est pas grave..., la croissance, les premières chaleurs. Il lui faut un peu de quinquina, du grand air, et sur-tout du repos intellectuel. Ne la surmenez pas. »



La fin de l'ordonnance enchante l'oncle Corentin : fatigue intellectuelle, surmenage, ce sont des maladies de savants. Donc Bécassine est en train de devenir une savante. Quel orgueil pour l'excellent oncle ! D'un ton négligent qui cache mal sa fierté, il dit, le soir, à ses amis : « — Ma nièce Bécassine va être obligée d'interrompre ses études : elle se surmène ! »

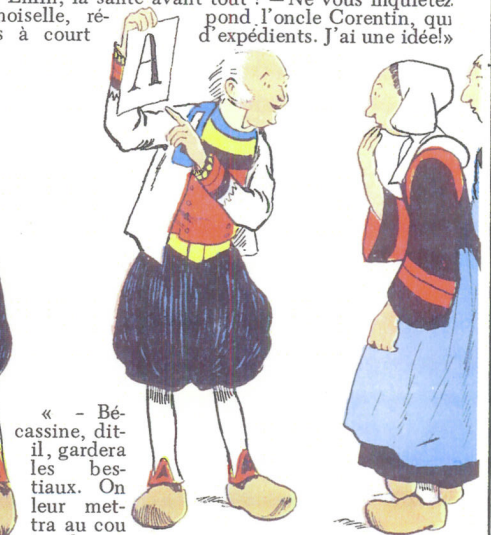


Mais il faut prévenir l'institutrice. L'oncle Corentin va lui faire visite et la met au courant. « — C'est fâcheux, remarque Mademoiselle. Bécassine commençait à savoir ses lettres ; elle les oublierait. Enfin, la santé avant tout ! — Ne vous inquiétez pas, mademoiselle, répond l'oncle Corentin, qui n'est jamais à court d'expédients. J'ai une idée ! »

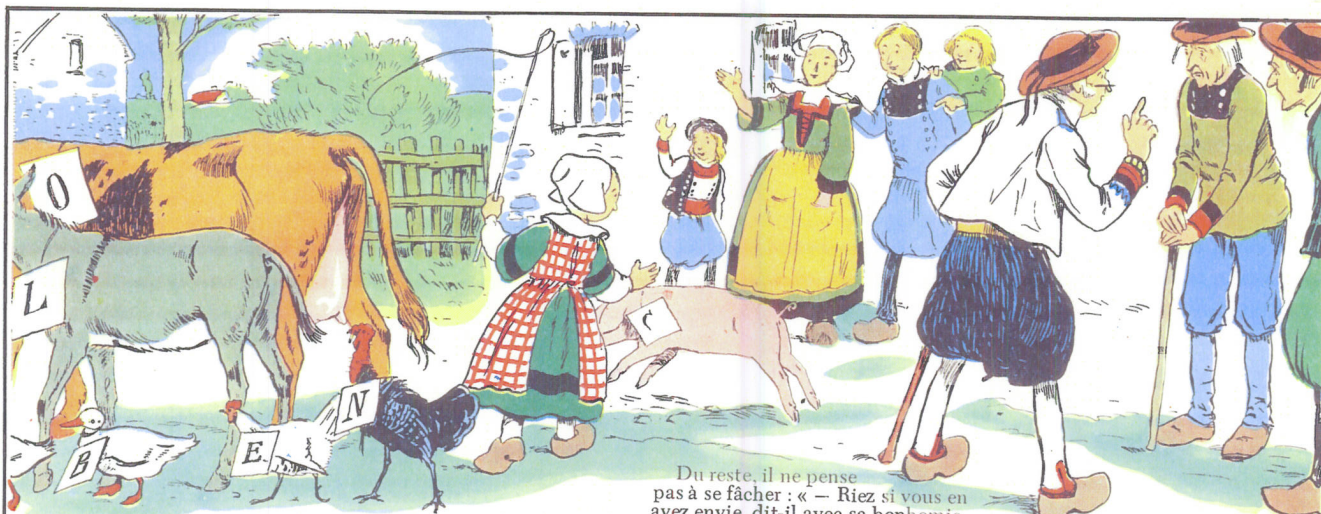


En sortant de l'école, l'oncle Corentin va chez le papetier, fait des achats.

Retré chez lui, il dessine, sur des morceaux de carton, les lettres de l'alphabet. Puis il explique son projet aux Labornez.

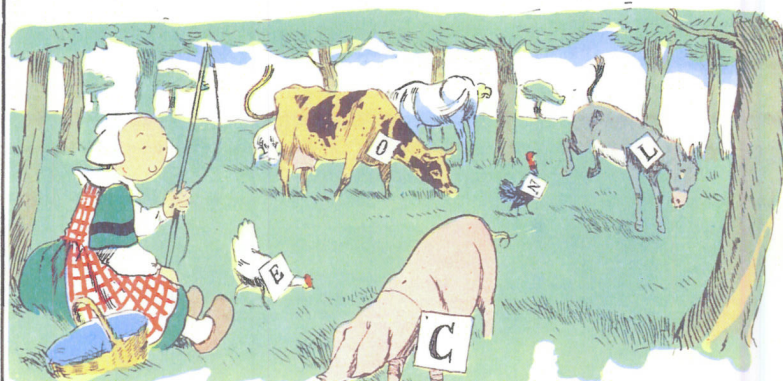


« — Bécassine, dit-il, gardera les bestiaux. On leur mettra au cou à chacun une de ces pancartes, et elle appellera les animaux par le nom de la lettre. Comme ça, elle prendra l'air sans oublier son alphabet. »



Le lendemain matin, c'est une stupeur générale dans Clocherles-Bécasses quand on voit défilé l'alphabet vivant. On n'ose pas trop rire, cependant, à cause de l'oncle Corentin, que tout le monde aime, et qui est une autorité, qui est Monsieur le maire.

Du reste, il ne pense pas à se fâcher : « — Riez si vous en avez envie, dit-il avec sa bonhomie habituelle. Vous rirez moins quand vous me verrez décoré des palmes de l'Académie, pour mon système de l'Académie, pour mon système, le système Corentin, un système merveilleux pour aux bergers et aux bergères ! »



En attendant ce beau jour, Bécassine trouve fort agréable la vie qu'elle mène. Elle passe ses journées dans un joli pré ; elle applique consciencieusement le système Corentin. Sans cesse, on l'entend crier : « — Eh ben ! L, quoi donc que t'as à courir comme ça ?... Brigand de C, tu vas-t'y encore te sauver ?... », etc., etc.



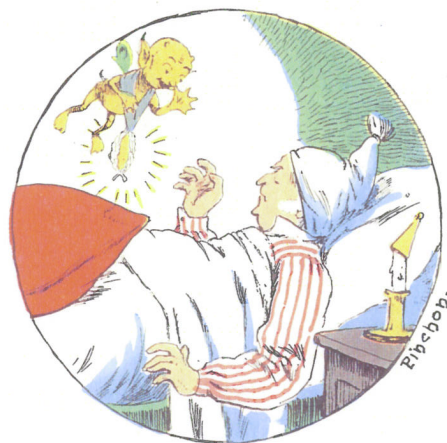
Le traitement du médecin de Quimper réussit d'ailleurs admirablement. Bécassine reprend ses couleurs et engraisse. Au bout de huit jours, le conseil de famille, après avoir pesé la fillette dans la grande balance du boucher, décide qu'elle est en état de retourner à l'école.



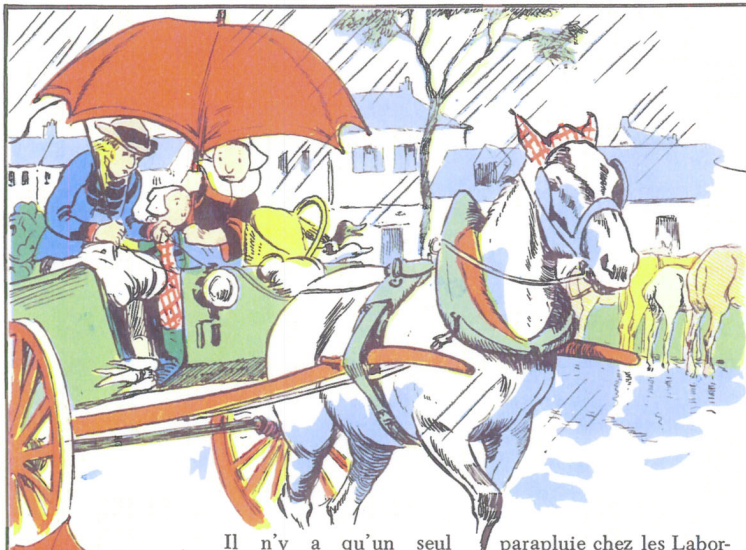
L'oncle Corentin l'y accompagne, le cœur battant : son système va-t-il triompher ? « — Mademoiselle, dit-il, voulez-vous écrire au tableau noir quelques lettres ? Vous allez voir comme Bécassine les connaît bien. » Mademoiselle a écrit : « — Allons, Bécassine, dit-elle épelle-nous ce que j'ai tracé. »

« — C'est ben facile, mam'zelle : y a la don, l'cochon (sauf vot' respect), l'âne, et pau' Blanchette qui s'est fait croquer par Phénomène étrange ! Pendant plusieurs mois, Bécassine, malgré tous ses efforts, n'a pu s'empêcher de donner aux lettres des noms d'animaux, et aux animaux des noms de lettres.

vaque, l'din-puis au bout, c'te un renard. »



C'est la faute du système Corentin. L'oncle est navré. Il ne sera pas décoré. Dès qu'il s'endort, les palmes académiques tant espérées lui apparaissent sous la figure d'un petit farfadet moqueur qui lui fait des grimaces.



Il n'y a qu'un seul parapluie chez les Labornez, un énorme parapluie en coton rouge qui vient des grands-parents. Il sert à toute la famille. Quand on va au marché, il suffit à abriter la charrette entière.



Maintenant que Bécassine est une grande fille, on lui prête parfois le parapluie rouge. Mais elle le trouve terriblement lourd. Un jour de tempête, elle a failli être enlevée par le vent.



Elle a heureusement lâché le parapluie à temps ; mais ce n'est qu'au prix d'une course folle qu'elle a pu le rattraper.



Elle demande à son père de lui en acheter un qui soit mieux proportionné à sa taille. Conan Labornez jette les hauts cris : « — C'est que c'est que l'luxé à c't'heure ! Bientôt, il te faudra des robes en or pour garder les bêtes ! »



Sa mère et l'oncle Corentin sont plus généreux. Et, le jour de sa fête venue, Bécassine reçoit, avec quelle joie ! l'objet de ses rêves. Elle ne se lasse pas de l'admirer. Il y a « du sculpté » sur le manche ; l'étoffe brille comme de la soie.



Vingt fois, elle embrasse et remercie l'oncle et sa mère, son père, aussi, qui a protesté pour la forme, mais qui est enchanté du plaisir de la fillette.



Le lendemain, il pleut à verse
« — Bonne occasion pour étrenner ton parapluie, Bécassine. — Bien sûr, m'man, tu dis ça pour rire. C'est-y un temps à sortir un parapluie neuf ? L'eau l'abîmerait. » Sa mère s'efforce à lui faire comprendre...



...qu'un parapluie est surtout utile les jours de pluie. Un peu de bleu apparaissant au ciel, Bécassine se laisse persuader et sort. Comme il tombe encore quelques gouttes, elle tient fermé le précieux parapluie. Même, elle l'enveloppe avec un journal dont elle s'est munie.

Elle l'ouvre tout grand, au contraire, dès que le soleil se met à briller, et elle le promène dans toutes les rues du village, même celles où ne l'appellent pas les achats dont sa mère l'a chargée.



« — Et ton parapluie ? » demande Mme Labornez quand elle rentre à la maison. Hélas ! plus de parapluie ! Bécassine l'a perdu. Pleurs, désolation.

« — Retourne vite dans les boutiques où tu as acheté. Tu le retrouveras. »



Ce sera vite fait ; elle ne s'est arrêtée qu'à la boucherie, à la boulangerie et à l'épicerie. Rien dans les deux premières maisons : « — Un parapluie ? Non, on n'a pas vu de parapluie. »

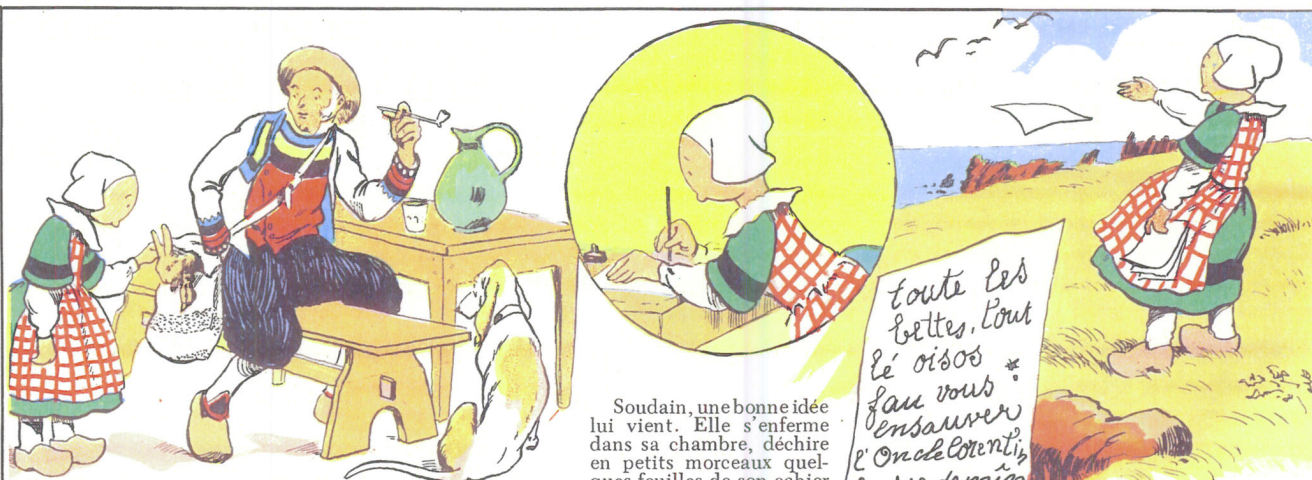


Mais, ô joie ! Le voilà chez l'épicer. Il est encore posé contre le comptoir, là où l'a laissé Bécassine. Elle se précipite sur lui, le caresse, l'embrasse et l'emporte comme ferait une mère de son enfant.



« — M'man, crie-t-elle en rentrant, le v'là, le v'là. Seulement, faudra te méfier : les deux autres marchands ne sont pas si honnêtes que l'épicer : ils n'm'ont point rendu mon beau parapluie, eux ! »

Blinchov.



Ce qui désole aussi Bécassine, c'est de voir l'oncle Corentin faire la chasse aux pauvres oiseaux, aux lapins, etc. Chaque fois qu'il revient avec son carnier plein, elle se lamente sur le sort des victimes.

Soudain, une bonne idée lui vient. Elle s'enferme dans sa chambre, déchire en petits morceaux quelques feuilles de son cahier et, sur chaque morceau, écrit les mots que vous voyez reproduits à droite.

toute les
bettes. Pour
le' ois
s'au vous
ensauver
l'Oncl' Corentin
chasse demain.

Puis elle va disperser ses billets sur la grève et sur les buissons du voisinage.



Le lendemain matin, elle regarde d'un œil plein de malice l'oncle Corentin prendre son fusil, boucler son carnier, se mettre en route. Elle attend le soir avec impatience.



Toute la famille est déjà à table quand le chasseur rentre... les mains vides. « - C'est curieux, dit-il en posant son fusil contre la cheminée, je n'ai absolument rien tué, aujourd'hui. Je n'ai pas vu un seul lièvre ni une seule bécasse. »



Bécassine est au comble du bonheur, elle a peine à contenir sa joie. Quand elle est couchée...

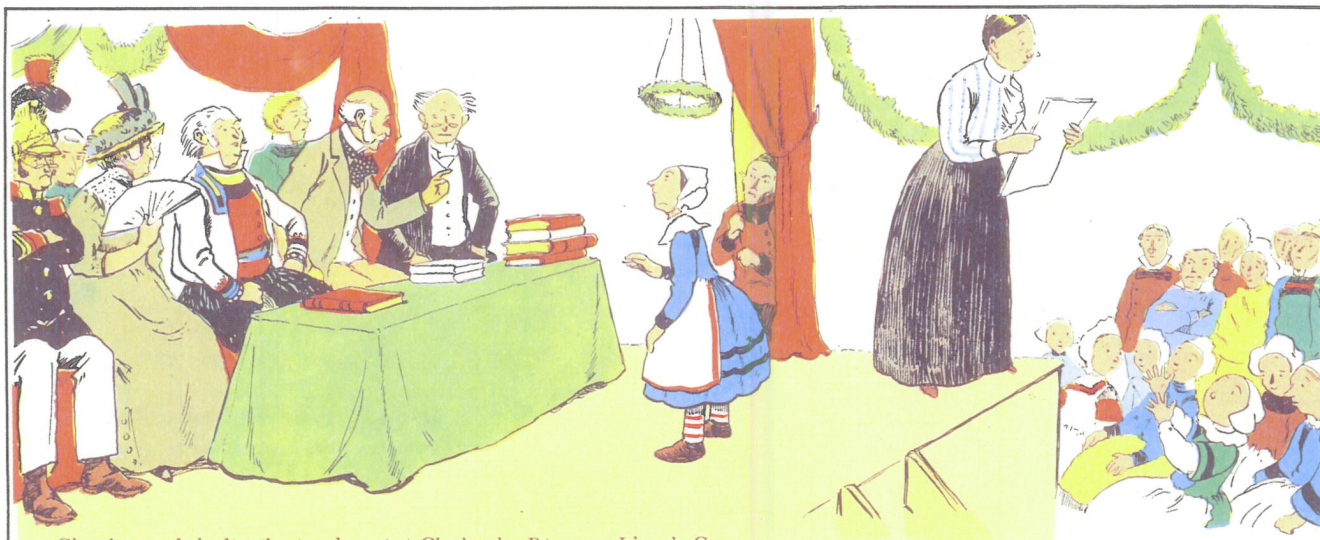


...l'oncle Corentin va chercher son carnier, débordant de gibier, qu'il avait caché dans la remise.



Puis il a sorti de sa poche et a montré tous les billets de Bécassine qu'il avait ramassés le long de sa route. Ils ont décidé de ne pas la détromper: son intention avait été trop bonne!

Singh



C'est le jour de la distribution des prix à Clocher-les-Bécasses. L'oncle Corentin, orné de son écharpe de maire, préside la cérémonie. Il a autour de lui les notables du pays et M. Modeste-Lefranc : un vieux savant très original, qui passe ses vacances au château de Grand-Air. La commune n'étant pas assez riche pour donner des couronnes, il n'y en a qu'une, très grande, qui, par un jeu de ficelles et de poulies, descend sur la tête de chaque lauréate.

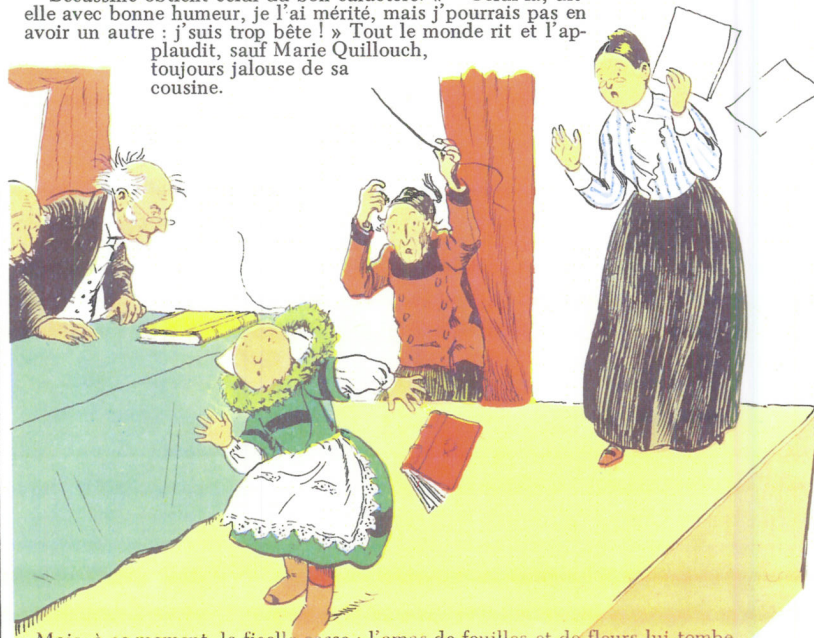
Mademoiselle commence la lecture du palmarès. Bécassine, enchantée de voir récompenser ses amies, applaudit de toutes ses forces à chaque prix décerné coup, car, pour ne pas mé-milles, on en donne au moins un à chaque élève.



Bécassine obtient celui du bon caractère. « - Celui-là, dit-elle avec bonne humeur, je l'ai mérité, mais j'pourrais pas en avoir un autre : j'suis trop bête ! » Tout le monde rit et l'applaudit, sauf Marie Quillouch, toujours jalouse de sa cousine.



Bécassine, rouge de plaisir, monte sur l'estrade, reçoit son prix des mains de M. Modeste-Lefranc, qui, depuis sa réflexion, paraît s'intéresser beaucoup à elle. Puis la couronne descend sur sa tête.



Mais, à ce moment, la ficelle casse : l'amas de feuilles et de fleurs lui tombe jusqu'aux épaules. Les rires éclatent de plus belle. Bécassine a été la première à en donner le signal. Au moment où elle regagne sa place...



... Marie Quillouch la regarde méchamment et lui dit : « - C'que j'ai eu peur ! J'ai cru que t'allais manger la couronne. Dame, les bêtes, ça mange des feuilles ! » Bécassine va riposter, mais M. Modeste-Lefranc...



... qui a entendu la phrase, lui fait signe de se taire. Quand le palmarès est achevé, il se lève : « — Mesdames, messieurs, dit-il, la modestie et la franchise sont des qualités que j'aime par-dessus tout et que je veux récompenser. Voici donc un prix supplémentaire. C'est une pièce de dix francs... »

« ... Elle sera pour l'élève qui nous déclarera qu'elle se considère comme la moins intelligente de l'école. Quelqu'un réclame-t-il les dix francs ? » Marie en a grande envie, mais elle se croit beaucoup d'esprit, et elle est encore plus vaniteuse qu'avare.



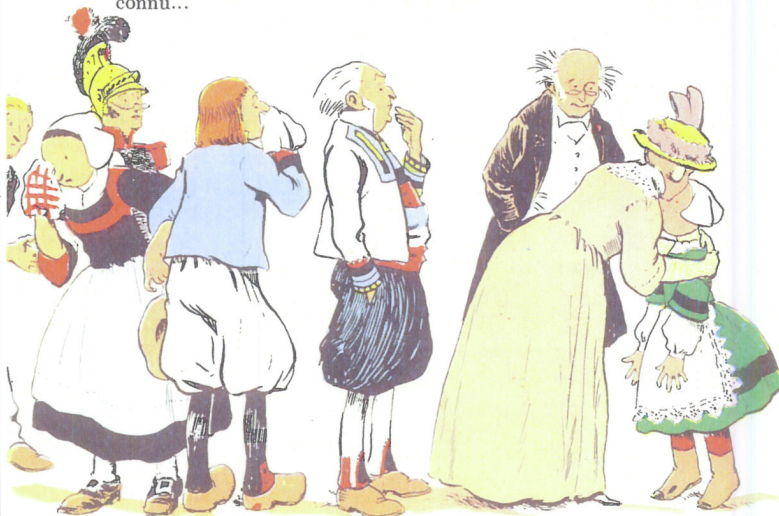
Pendant quelques instants, personne ne parle, puis Bécassine se lève et va vers l'estrade, la main tendue. « — Donnez-moi les dix francs, m'sieu : c'est ben connu... »



« ... que je suis la plus bête ! » Quelques-unes de ses compagnes l'applaudissent, d'autres se moquent d'elle. Ses parents sont gênés et mécontents. M. Modeste-Lefranc lui donne la pièce et lui demande : « — Ça ne te fait donc rien, petite, de passer pour peu intelligente ? »



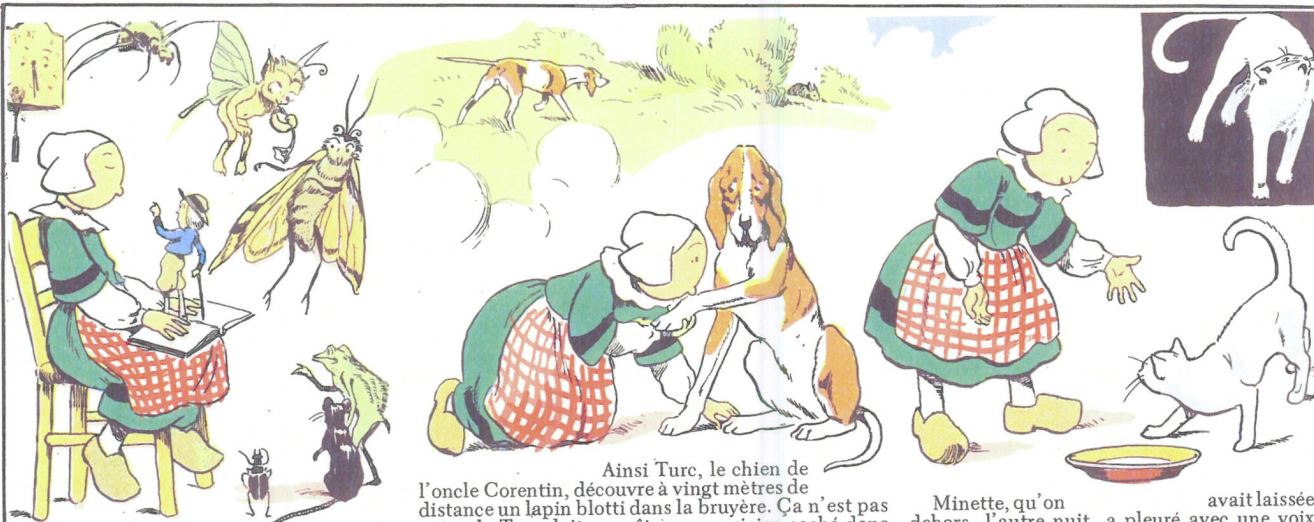
« — Ça, m'sieu, ça m'est égal, et j'suis contente d'avoir les dix francs pour les donner à la pauvre mère Jannick, dont le mari a péri en mer la semaine passée et qui n'a point de pain pour ses enfants. »



A ces mots, les choses changent de face. Tout le monde est ému. Mme Labornez sanglote, son mari se mouche, l'oncle Corentin tousse bruyamment. Mme de Grand-Air a les larmes aux yeux en embrassant Bécassine.



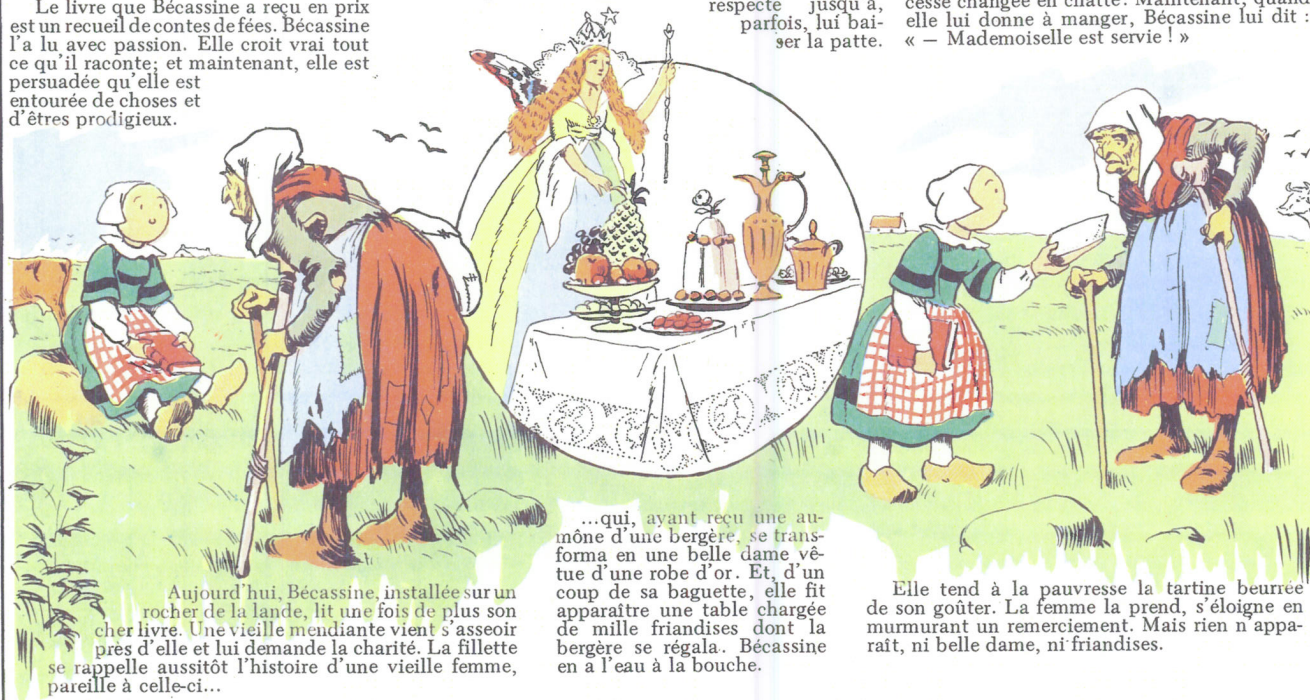
« — Et moi, dit M. de Grand-Air en se levant à son tour, avec la permission de Mlle la Directrice, j'ajouterai dix francs à ceux de mon ami Modeste-Lefranc. C'est encore un prix supplémentaire, le prix de Bonté : Bécassine l'a bien mérité ! »



Ainsi Turc, le chien de l'oncle Corentin, découvre à vingt mètres de distance un lapin blotti dans la bruyère. Ça n'est pas naturel : Turc doit être un magicien caché dans un corps de chien. Bécassine le respecte jusqu'à, parfois, lui baiser la patte.

Minette, qu'on avait laissée dehors, l'autre nuit, a pleuré avec une voix presque humaine : c'est sûrement une princesse changée en chatte. Maintenant, quand elle lui donne à manger, Bécassine lui dit : « — Mademoiselle est servie ! »

Le livre que Bécassine a reçu en prix est un recueil de contes de fées. Bécassine l'a lu avec passion. Elle croit vrai tout ce qu'il raconte; et maintenant, elle est persuadée qu'elle est entourée de choses et d'êtres prodigieux.



Aujourd'hui, Bécassine, installée sur un rocher de la lande, lit une fois de plus son cher livre. Une vieille mendiante vient s'asseoir près d'elle et lui demande la charité. La fillette se rappelle aussitôt l'histoire d'une vieille femme, pareille à celle-ci...

...qui, ayant reçu une aumône d'une bergère, se transforma en une belle dame vêtue d'une robe d'or. Et, d'un coup de sa baguette, elle fit apparaître une table chargée de mille friandises dont la bergère se régala. Bécassine en a l'eau à la bouche.

Elle tend à la pauvre la tartine beurrée de son goûter. La femme la prend, s'éloigne en murmurant un remerciement. Mais rien n'apparaît, ni belle dame, ni friandises.



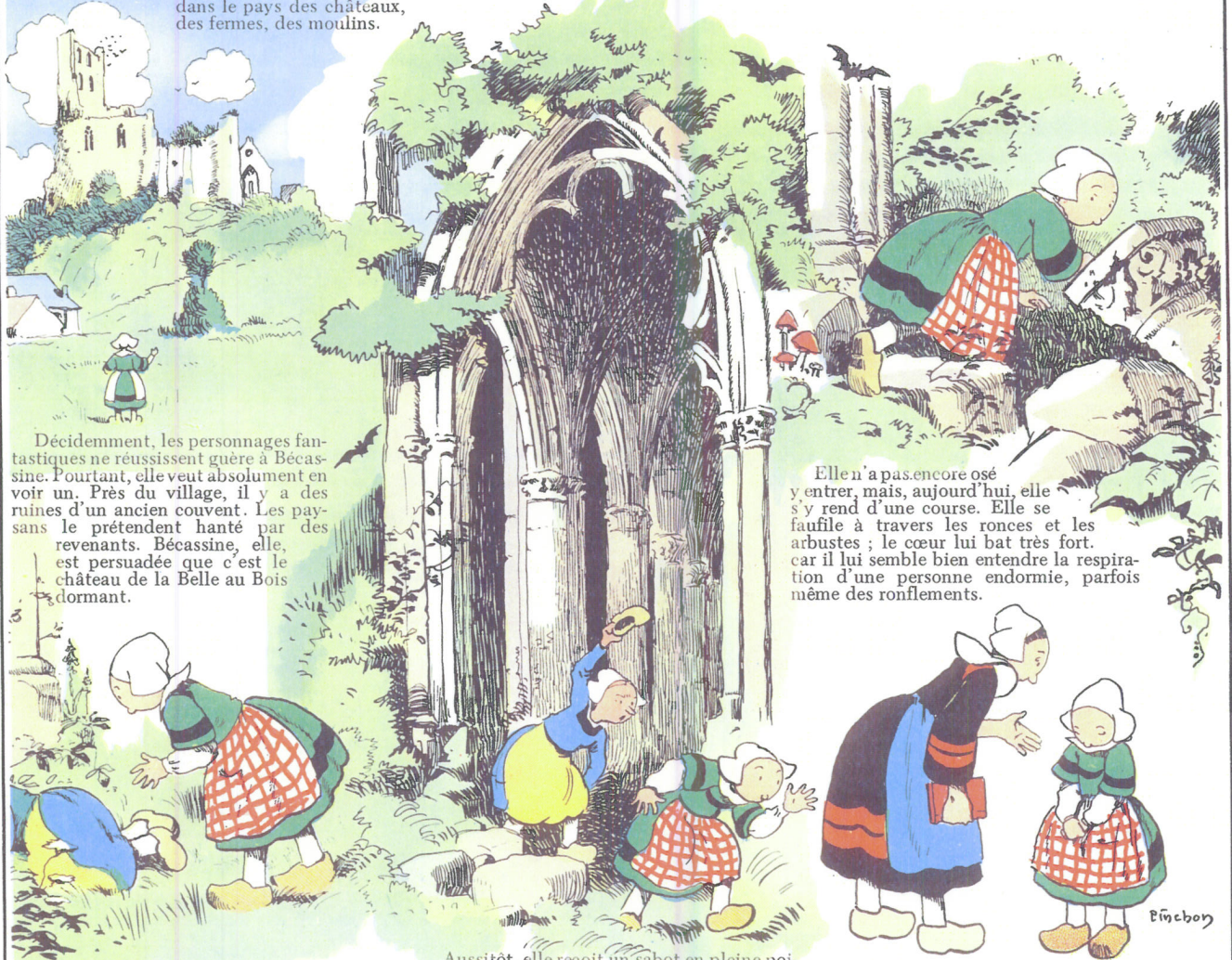
D'abord déçue, Bécassine se dit ensuite qu'elle a donné sa tartine par gourmandise, et non par charité...

...qu'elle est punie et que c'est bien fait. Ses réflexions ne l'empêchant pas d'avoir faim, elle rassemble ses bêtes et prend le chemin de la maison. En route, elle est abordée par un homme qui lui demande si elle connaît Conan Labornez.



« — Ben sûr, dit-elle, j'suis sa fille. J'vas vous conduire. » L'homme est chaussé de grandes bottes. Il a la figure ronde, une moustache ébouriffée. Il raconte qu'il est au service d'un grand seigneur qui a dans le pays des châteaux, des fermes, des moulins.

— J'vous reconnais ben, lui dit Bécassine : vous êtes le Chat Botté, et vot'maitre, c'est le marquis de Carabas. » L'homme reste stupéfait : il est tout simplement le régisseur d'un châtelain des environs. « — Faites pas attention, lui dit Labornez, survenu sur ces entrefaites. Elle est quasiment folle. » Et, d'une taloche, il la renvoie.



Décidemment, les personnages fantastiques ne réussissent guère à Bécassine. Pourtant, elle veut absolument en voir un. Près du village, il y a des ruines d'un ancien couvent. Les paysans le prétendent hanté par des revenants. Bécassine, elle, est persuadée que c'est le château de la Belle au Bois dormant.

Elle n'a pas encore osé y entrer, mais, aujourd'hui, elle s'y rend d'une course. Elle se faufile à travers les ronces et les arbustes ; le cœur lui bat très fort, car il lui semble bien entendre la respiration d'une personne endormie, parfois même des ronflements.

Plus de doute : quelqu'un, une jeune fille, est là, étendue dans l'ombre. « — Princesse, lui dit Bécassine, j'vas tâcher d'vous trouver le Prince Charmant. »

Aussitôt, elle reçoit un sabot en pleine poitrine, tandis qu'une voix bougonne lui crie : « — Eh ben ! porte-lui ça de ma part. » La Belle au Bois dormant n'était autre que Marie Quillouch, faisant la sieste, et furieuse du brusque réveil.

Du coup, Bécassine a perdu toute confiance dans son livre, et, comme elle n'aime pas les menteurs, elle aurait jeté le pauvre volume dans le feu, si sa mère ne l'en avait empêchée.

Pichon